

L'amour jamais

Marie-Pascale Huglo

Number 18, Spring 2009

Dans les fleurs du tapis. Fictions au détail

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2576ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Huglo, M.-P. (2009). L'amour jamais. *Contre-jour*, (18), 91–98.

L'amour jamais

Marie-Pascale Huglo

On trouva trois photos d'une inconnue dans le portefeuille de Michel Horfeu. La première datait de vingt-trois ans, la deuxième de quinze. La dernière avait été prise quelques mois avant sa mort. Au dos de chacune d'elles, Horfeu avait inscrit ces mots : *L'amour jamais*. Qui était cette femme ? On ne se souvenait pas l'avoir croisée. Les photos étaient prises à l'extérieur, manifestement à son insu. La première par temps gris, le long d'un mur de briques rouges. La deuxième rue Lepic, devant un cinéma que fréquentait Horfeu. La troisième dans une cour dallée, devant un bâtiment qu'on ne reconnut pas. La femme n'avait rien de remarquable. Chevelure rousse, peau très blanche, les épaules voûtées, l'air triste, sévère, les yeux bleu pâle. Une de ces femmes dont Horfeu aurait dit qu'elle n'était pas mal s'il l'avait croisée dans un bar. Elle semblait effacée, presque absente. Elle avait vieilli comme une fleur se fane, sans épaissir, les épaules tombant.

On s'installa dans les fauteuils. L'hypothèse d'une conquête fugace fut vite écartée. Horfeu avait dix-sept ans quand fut prise la première photo. La dame — ainsi l'appela-t-on — semblait plus âgée que lui d'une poignée d'ans. Quelqu'un remarqua que trente-trois ans n'étaient rien dans la vie d'un homme. Une éphéméride. Un souffle. On se tut. Ce souffle, c'était le temps des amours de Michel, le temps de ses œuvres évanouies.

C'était le souffle allant de maturité jusqu'à trépas. Le souffle court de la vie d'un homme. L'obscurité s'allongea dans la pièce. On n'alluma pas.

Les amours d'Horfeu firent s'ouvrir les bouches. On prétendit qu'il avait eu, vers la quarantaine, plusieurs liaisons difficiles. Aucune n'avait passé le cap des six mois. On fit des comptes. Horfeu avait vécu plus de temps en célibataire qu'autrement. Il se retirait volontiers dans la maison qu'il avait en Irlande. Une voix féminine fit remarquer qu'il alternait toujours. Ce que le célibat en lui d'abord libérait ensuite le rongait. Il y mettait un terme, revenait à Paris, tombait amoureux sur-le-champ. Les amantes le libéraient de la solitude pour ensuite l'encombrer. Il rompait, disparaissait dans son refuge irlandais et ainsi de suite, dans un constant mouvement de balancier. On rétorqua que l'amour ne se commande pas. Ne se décide pas. Faux, s'écrièrent plusieurs, Horfeu avait un instinct sûr. Les liaisons se nouaient du moment qu'il l'avait décidé. On accorda qu'il avait du charme. Alors, dit une voix rauque, pourquoi *L'amour jamais* ? On se tut de nouveau. Les livres de la bibliothèque dégageaient une ombre étrange en l'absence définitive d'Horfeu. On avait l'impression qu'il allait entrer dans la pièce à l'instant même. Les regards restaient tournés vers la porte. Des pas résonnèrent sur le trottoir, une voiture se gara.

On suggéra l'amitié. Dans le silence du salon, le mot écorchait les oreilles. Trop cru, difficile à entendre. Horfeu emportait avec lui un art fragile fait de temps dense, de présence amusée ou mélancolique, de verres bus, de repas partagés, de mots prononcés d'une voix lente. Il n'avait pas d'œuvre, mais chacun dans la pièce savait qu'il était parmi eux le seul artiste. On avait espéré, un bref moment, repêcher cette pièce dramatique qu'il disait avoir terminée le jour de ses trente et un ans. Horfeu rêvait de la monter. Il imaginait les actrices sur scène dans un décor nu. Rien n'avait eu lieu, le manuscrit n'avait jamais été lu par quiconque, il n'avait rien laissé dans ses papiers. L'amitié revint dans le propos, plus précise, moins étourdissante, félin silencieux se faufilant entre les meubles. Il s'agissait désormais de cet attachement qu'Horfeu éprouvait pour celles qu'il appelait *les grandes actrices*, ses fées amies. Il les fréquentait assidûment, assistait aux représentations dans des théâtres impossibles, entraînant avec lui des proches rarement convaincus par la performance. Les discussions

ensuite étaient interminables. Il savait désigner chez n'importe laquelle une qualité inaperçue. Les actrices de théâtre pour lui étaient uniques. Il forçait ses interlocuteurs à reconnaître *la faille du talent* là où ils n'avaient vu qu'usuelles poses. La rousse aux yeux pâles aurait pu être l'une d'entre elles. Mais, répéta la voix rauque, pourquoi *L'amour jamais* ? Dans l'air nocturne flottaient des courants froids, les crânes pesaient sur les épaules, les respirations se firent profondes. Sur les fleurs du tapis on s'allongea.

*

C'étaient des campanules, corolles en clochette d'un bleu violacé avec, au centre, un point de lumière douce. Elles donnaient au tapis une étrange profondeur. On flottait entre rêve et veille dans un frémissement de tiges, de hampes et de membranes. Le fond perlait à la surface, des éclats brefs luisaient aux abords du bleu. On voyait Horfeu, la silhouette d'Horfeu se profiler derrière cette masse tissée serrée. Il se tenait immobile, scrutait le pôle d'ombre où ses amis étaient couchés, maintenus à bonne distance du défunt par ce tapis qui pourtant les menait jusqu'à lui : passe, col, travée, vaste champ ouvrant la voie et l'obstruant, menaçant de couvrir la silhouette d'Horfeu comme un linceul le corps du mort. Au petit matin, on ouvrit les yeux. Se lever faisait mal aux jambes, aux bras, partout. Le tapis était rêche, on s'arracha. Quelqu'un proposa de faire du café. Il n'y avait pas de café. On but du thé de Chine à la place, en soufflant sur les tasses.

On s'avisa que, des goûts d'Horfeu, on ne connaissait pas grand-chose. On dressa une liste : le vin de porto, les asperges, les mocassins, les stylos plume, le champagne, la forêt, le théâtre, les actrices, les champignons sauvages, Jean-Sébastien Bach, les chats, les voix, le vélo, le cinéma des années cinquante, Jeanne Moreau, Beckett, l'odeur du lilas, la Guinness, les figues, le chant des cigales, les melons, les pommes de terre à l'eau, la pêche en rivière, les publicités, les canards, le train grande vitesse, le football. Quelqu'un dit que cette liste ressemblait à une notice nécrologique. Il aimait les notices nécrologiques, dit un autre. Une tasse se brisa. Les morceaux furent placés près de l'évier, on passa les manteaux.

— Et le portefeuille ?

On le remit en place sur la table en bois d'acajou, à côté de l'enveloppe destinée à la sœur d'Horfeu. Il n'avait rien laissé au hasard. Chacun avait reçu une lettre d'adieu. À Marc, il avait confié la charge de prévenir sa sœur par téléphone. À Louise, il avait laissé la clé pour qu'ils se réunissent, chez lui, en souvenir de lui. Il demandait qu'on n'assiste pas à la cérémonie d'enterrement. Dans le salon, ils avaient trouvé le portefeuille et un bouquet de pivoines blanches. L'odeur étourdissante des fleurs s'était mêlée aux paroles, aux rêves. On sortit un par un. Avant de descendre les marches, on se retourna. Les fleurs bleues du tapis semblaient lointaines, aux abords du salon comme sur la frange d'un précipice. La porte d'entrée claqua. Louise glissa la clé dans la boîte aux lettres. Les oiseaux se taisaient, une petite buée sortait des bouches. Au bout de la rue, on regretta d'avoir ouvert le portefeuille ; il ne leur était pas destiné. Peut-on en être certain ? fit remarquer une ombre : Horfeu savait qu'on viendrait chez lui et qu'on le trouverait là. Qu'est-ce que cela prouve ? demanda la voix rauque. On se dirigeait vers la station de métro à pas lents. On s'enfonça dans des tunnels, on convint de se retrouver devant la tombe, quand tout serait fini.

*

On sortit en rang serré de la bouche souterraine. La colonne se dispersa dans les rues alentour. Le petit groupe d'amis s'approchait de l'entrée du cimetière. On gardait les mains au fond des poches, des parapluies pendaient en cadence, on portait des brassées de fleurs sous papier brun, tout cela sous un ciel menaçant de crever auquel on ne prenait pas garde. Personne ne parlait. Le gravillon de la grande allée crissait sous les semelles. Dans le métro, juste avant de descendre, une voix avait dit C'est bien la dernière fois. La phrase s'était étranglée dans le grincement des freins, la porte s'était ouverte d'un coup sec de la poignée actionnée vers le haut. On était descendu par grappes, le métro était reparti dans un grand meuglement de ferraille, une femme vomissait dans la poubelle. On pressa le pas. Une fois dehors, on ralentit.

Ils traînèrent dans l'allée principale, dans une allée secondaire se perdirent. Ils retournèrent à l'entrée où figurait un plan. Des doigts suivirent des tracés, on discuta, on repartit. J'aurais aimé être là pour la cérémonie, dit l'un. Moi aussi, dit un autre. N'empêche que personne n'est venu, fit-on remarquer. On se surprit à rire, on se reprit. Les mots tombaient comme les gouttes d'un feuillage après une ondée, on butait sur des pierres, on croyait dans l'amitié. On dépassa la tombe d'Horfeu sans la voir. On ne vit pas non plus la chevelure rousse s'éclipser dans une allée parallèle. La peau blanche et les yeux clairs s'évanouirent derrière les tombes. Les regards effleuraient les noms et les dates sans s'y arrêter, on fonçait droit devant, des mots plein la bouche. On échoua contre le mur ceinturant le cimetière. Une mobylette pétaradait derrière. Je ne comprends pas, dit la voix rauque, on ne s'est pourtant pas trompés d'allée. On a dû le rater, répondirent plusieurs en même temps. On fit demi-tour.

Sur la tombe, le nom d'Horfeu était gravé en lettres noires dans le similimarbre. C'était le dernier de la liste étroite, qui tombait comme un puits. Deux dates suivaient, naissance et mort, reliées par un tiret. On resta coi devant ces écritures faites pour durer ; deux générations plus haut, elles s'effaçaient déjà. On se tenait là, silencieux, orphelin. Avec le nom d'Horfeu creusé dans la pierre, l'amitié s'engloutissait. En compagnie d'Horfeu, on ne s'était pas vu vieillir. On avait fait comme si les cernes sous les yeux étaient un signe d'élection, comme si le métier de vivre était bon pour les autres. Les épaules se courbaient, la cloche du gardien sonna. On allait bientôt fermer les grilles. Les vieux amis déballèrent les bouquets de pivoinés blanches achetées en l'honneur d'Horfeu. L'émotion se perdait dans le bruit de papier déchiré. On jeta les bouquets à la volée pour faire un lit de fleurs. Les grosses têtes des pivoinés recouvrirent un petit brin de campanules bleues qu'une main discrète avait déposé sur la droite. On n'y prit pas garde : seule comptait l'amitié, son linceul suffocant. On contempla le tableau, des boules de papier brun serrées dans la paume.

Des ombres se pressaient vers la sortie, on restait. On aurait voulu, en cet instant, qu'une musique triste se fasse entendre, une ballade à la guitare sèche, un blues sans paroles, un *saudade*. Les larmes leur seraient venues, ils seraient devenus des héros de cinéma, des perdants

magnifiques. La cloche sonnait le dernier rappel, on s'en fut. Une main gantée ramassa, contre la pierre tombale, un petit carton blanc. Dessus, au stylo, était inscrit *L'amour jamais*. La carte glissa dans la poche du manteau, on se dépêcha de rejoindre les autres. Le gardien décadénassa la grille en secouant la tête. Il ferait bientôt nuit, le froid tombait. On sortit du cimetière sans se retourner. Quelqu'un proposa de boire un verre. On n'avait pas le temps. On s'engouffra dans le métro.



Richard-Max Tremblay, *Fenêtre #1*, 2009, impression à jet d'encre, 89 x 71 cm